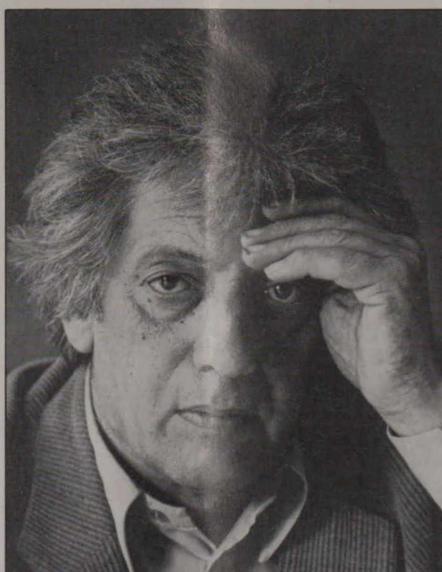


« Iceberg n° 2 ».

Jean-Paul Riopelle

(1952), une polychromie éclatante traversée de traînées d'éclairs.

Les œuvres de 1953 et surtout de 1954 gagnent en harmonie, en douceur. Les tensions s'apaisent, la pâte se fait plus moelleuse, les couleurs se modulent en ondes de lumière, les griffures disparaissent. Le fond ne laisse plus rien subsister que lui-même. Mais, quelle richesse, quel dynamisme dans cette masse dense où circulent des aires de lumière, où dansent des couleurs rares et somptueuses (*Pavane* (1954)! De la même époque, *Saint-Anton* (1954), une toile où le blanc est avec le noir le composant principal du tableau. Aucun dualisme dans cette œuvre où les formes noires, aiguës, n'apparaissent jamais comme une figure sur un fond blanc, mais où les surfaces blanches et noires relevées d'admirables touches vert pré



Jean-Paul Riopelle.

et rouge foncé constituent au contraire une unité indestructible, une trame toujours aussi pleine.

Avec les larges taches informelles des *Masques* ou de *Large Triptych* (1964), la toute-puissance du fond

s'estompe tandis que *Fonte* (1973) offre une technique en évolution : le travail se fait toujours au couteau, mais les petites "mosaïques" de peintures font place à d'épaisses coulées de couleurs. Des accumulations de matière se combinent en accords complexes.

Dans les années 70, Riopelle introduit dans sa peinture le motif des "ficelles" emprunté au jeu de ficelles des Esquimaux. On trouve un écho de ces graphismes dans *Mitchikanabi Kong* (1975).

Au retour d'un voyage dans l'île de Baffin, Riopelle exécute en 1977 une série de grandes toiles inspirées par le Grand-Nord Canadien (*Cap au Nord*, la série des *Icebergs*). Il utilise seulement le noir et le blanc, dont il fait vivre toutes les nuances : parfois ils s'opposent, parfois ils s'entrepénètrent, parfois ils se combinent en formes complémentaires (*La ligne des eaux*). C'est le corps même de la nature polaire qui est traduit plastiquement et rendu perceptible. ■